Notae Praehistoricae 21-2001 : 19-24

Scladina : le niveau d'occupation moustérien 1A

Isabelle LOODTS & Dominique BONJEAN

Depuis plus de vingt ans, le programme des recherches à la grotte Scladina (Sclayn, province de Namur) est ininterrompu et les études se succèdent qu'elles soient de nature archéologique, paléontologique, paléoclimatique ou anthropologiques. Sous la tutelle du Service de Préhistoire de l'Université de Liège, les fouilles ont mis en évidence un remplissage sédimentaire complexe qui retrace de manière quasi continue les fluctuations climatiques du Nord-Ouest de l'Europe, depuis le début de l'interglaciaire éemien (stade isotopique 5E) jusqu'au milieu de la dernière glaciation (stade 3).

Deux niveaux d'occupation moustériens, localisés en couche 5 (± 130.000 ans B.P.) et en couche 1A (± 40.000 ans B.P.) permettent des comparaisons intéressantes puisqu'ils furent l'œuvre de deux groupes ethniques et culturels a priori similaires, utilisant des matières premières et des techniques de débitage identiques, mais au sein de biotopes différents.

Le présent article est une synthèse des caractères techno-typologiques de l'industrie moustérienne weichselienne de la couche 1A, doublée d'un essai de répartition spatiale des artefacts à la lumière des récentes découvertes. De plus, elle contribue à réhabiliter cette collection jugée, à sa découverte, en position secondaire par à un important remaniement sédimentaire.

1. La couche 1A

Datée de 38.560 ± 1.500 B.P. du C14 sur collagène dissout (LV-1377 bis), la couche 1A a livré une industrie lithique de plus de 3200 pièces au sein de laquelle on distingue sept matières premières aux caractéristiques minéralogiques, aux aptitudes à la taille et aux origines géographiques diverses (fig. 1). Chacune de ces matières lithiques a été gérée par un type de débitage adapté, démontrant une grande richesse comportementale traduite par une formidable aptitude à l'évaluation et l'adaptation des ressources selon les besoins (Loodts, 1998).

Les deux chaînes opératoires les plus complexes de cet ensemble ont été mises en évidence sur le silex maestrichtien, provenant de Hesbaye, et sur le grès bruxellien probablement récolté dans la région des sables tertiaires brabançons.

Les nucléus et les produits en silex sont issus d'un débitage Levallois récurrent géré selon plusieurs modalités : unipolaire parallèle ou convergente en majorité, parfois bipolaire et plus rarement centripète. Des changements de modalité ont probablement eu lieu en cours de débitage d'un même nucléus pour obtenir plusieurs séries d'enlèvements successives sans avoir recours au réaménagement des convexités. Le débitage, adapté au volume et à la morphologie des blocs initiaux, est caractérisé par la présence de nombreux éclats débordants et un nombre restreint de produits Levallois de premier ordre. Les nucléus sont exploités systématiquement jusqu'à exhaustion.

Les supports en silex maestrichtien sont généralement plats, de section triangulaire asymétrique, présentant un dos cortical ou débité. De tendance laminaire, ils restent généralement de petite taille. La retouche est y peu envahissante, semi-abrupte ou abrupte, très rarement écailleuse scalariforme.

Les produits en grès bruxellien, parmi lesquels il faut souligner l'absence de nucléus, et leurs remontages sont typiques d'un débitage Quina (Bourguignon, 1997) dont un des caractères principaux est l'alternance des enlèvements sur deux surfaces de débitage sécantes non hiérarchisées.

Les supports en grès bruxellien sont massifs, épais, asymétriques et de plus grande taille que ceux en silex. Ce type de supports permet en pratique une retouche plus intense et développée, de type écailleuse scalariforme ou Quina typique. Celle-ci reste néanmoins rare et peu envahissante, peut-être à cause de la nature même du grès qui, par sa micro-denticulation naturelle au tranchant, minimise l'impératif d'une retouche.

D'un point de vue typologique, l'industrie présente un faible pourcentage de pièces retouchées (4,29 %), parmi lesquelles la catégorie des racloirs domine (simples, droits ou convexes). Les encoches et les denticulés sont peu fréquents et les couteaux à dos (atypiques) sont rares. Deux petits

bifaces subcordiformes en silex campanien complètent la série. Enfin les outils de type "paléolithique supérieur" sont totalement absents. Cette industrie se classe au sein de la grande famille du Charentien (Otte, 1983; Moncel, 1998).

2. *Problématique*

A sa découverte, la couche 1A ne révéla pas d'emblée tout son intérêt. Les premières fouilles (1978 à 1982) localisèrent l'industrie dans toute

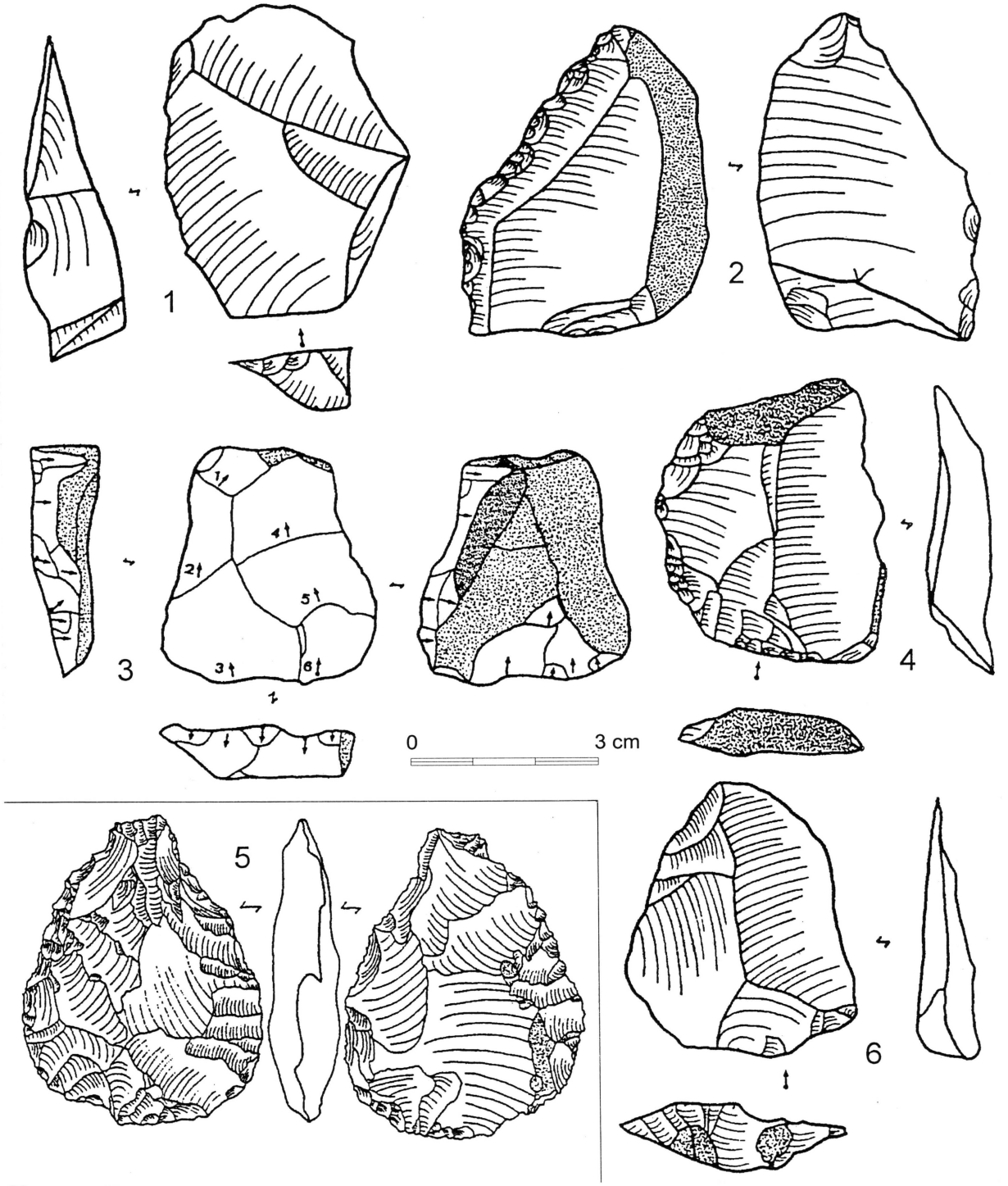

Fig. 1 – L'industrie de la couche 1A : 1. enlèvement débordant de type Quina en grès bruxellien; 2. racloir simple convexe en grès bruxellien; 3. nucléus Levallois récurrent unipolaire; 4. enlèvement préparé de type Levallois en silex maestrichtien; 5. biface subcordiforme en silex campanien (taille réelle 8 cm); 6. couteau à dos atypique en grès bruxellien.

l'épaisseur du niveau ainsi que partiellement dans les couches sus- et sous-jacentes. Jamais la disposition des pièces ne fut observée selon une surface significative (Otte, 1983). Les objets ne se trouvant plus apparemment en position première, l'étude d'une répartition spatiale devenait inutile et la fouille en planimétrie stricte fut abandonnée.

Par ailleurs, comme le montrent les relevés stratigraphiques de l'époque (Otte, 1983), la couche 1A a été touchée par les sondages antérieurs à la fouille programmée et ce sur une surface d'environ dix mètres carrés à l'entrée de la grotte. Près de 300 des 1441 artefacts alors exhumés n'étaient déjà plus localisables, même stratigraphiquement. Pour ceux-ci, seul un relevé général d'altitude "- 210 cm" subsistait, correspondant vraisemblablement à la profondeur maximale atteinte par les sondages.

Aujourd'hui, le recul de plus de 20 années de fouille à Scladina apporte de nouveaux éléments :
- l'ensemble lithique atteint aujourd'hui le nombre non négligeable de 3236 artefacts;
- l'étude techno-typologique de l'industrie qui semble résulter d'une seule et même occupation, révèle une richesse comportementale comparable à celle observée sur l'ensemble lithique interglaciaire de la couche 5;
- les nombreux remontages réalisés ont augmenté l'intérêt technologique de la collection et font émerger de l'oubli la question d'une interprétation spatiale;
- la dispersion générale des vestiges couvre la totalité de la salle principale de la grotte (zone identique et de superficie pratiquement égale à celle couverte par les artefacts de la couche 5);
- les artefacts découverts lors des dernières campagnes de fouille (pour lesquelles la planimétrie stricte est adoptée) sont localisés stratigraphiquement, non dans toute l'épaisseur de la couche 1A mais au sommet du dépôt, sur un sol conservé où des liaisons par remontage ont pu être observées au sein d'un même mètre carré.

Ainsi, une tentative de répartition spatiale plus précise des vestiges prend tout son intérêt. Mais exploiter les données imprécises d'une fouille non planimétrique nécessite de la prudence et impose de travailler à petite échelle. Positionner arbitrairement les artefacts au centre des carrés de fouille et ne tenir compte que des altitudes générales des prélèvements réduit considérablement la pertinence des conclusions mais laisse néanmoins la possibilité d'une répartition générale des vestiges par isodensité, selon leurs caractéristiques morpho-techno-typologiques, combinée aux liaisons par les remontages. Pour cette étude, seuls les artefacts attribués avec certitude à la couche 1A ont été pris en considération.

3. Répartition spatiale

La répartition générale par isodensité des vestiges (fig. 2) révèle quatre concentrations nettes au sein d'un ensemble qui couvre toute la surface de la première salle de la grotte. Cette localisation, comparable à celle du matériel de la couche 5, pourrait indiquer une industrie en place puisque située au cœur de la zone d'habitat. Trois concentrations, relativement proches, s'alignent au cœur de la zone, en oblique, par rapport à l'axe d'allongement de la cavité. La question du nombre de vestiges au sein de ces concentrations est cependant problématique. Le "cœur" des concentrations correspond souvent à un seul mètre carré où le nombre de vestiges est jusqu'à vingt fois supérieur à celui des mètres carrés voisins. Cette élévation du nombre d'artefacts pourrait, à ce moment de l'étude, déterminer des zones d'occupation anthropique ou, au contraire, plaider en faveur de la position secondaire de ceux-ci, éventuellement concentrés dans des dépressions naturelles ou des chenaux résultant d'un ruissellement.

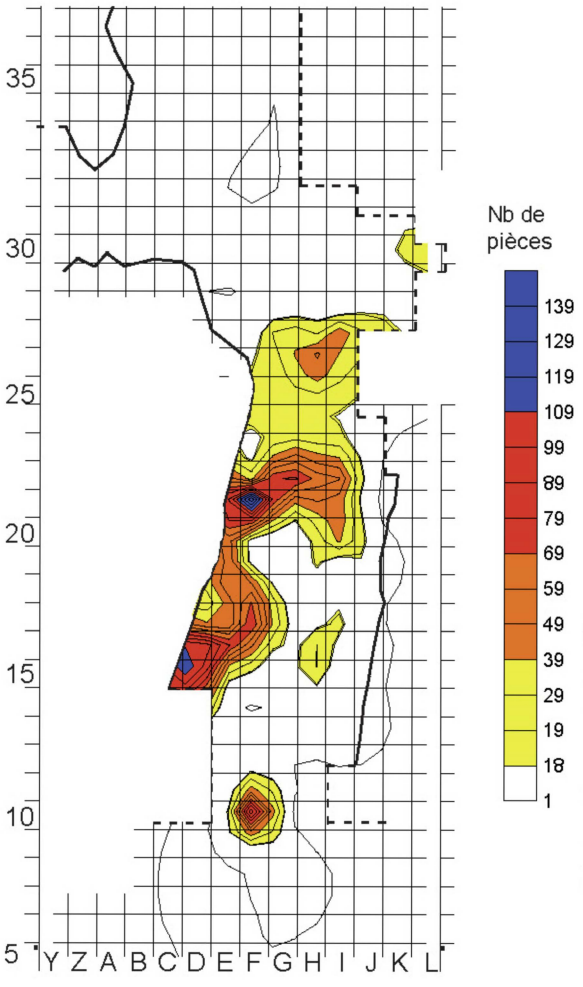

Fig. 2 – Répartition des artefacts par isodensité.

La dernière concentration est également énigmatique par sa situation à l'entrée de la grotte et un peu en avant de la zone d'habitat. Près de 130 artefacts sont concentrés dans un même mètre carré dont les voisins sont quasi stériles. Dans ce cas, il pourrait s'agir d'un effet de fouille : ce carré correspondrait à un lambeau de couche 1A (le fond d'une dépression ?) non atteint par les premiers sondages réalisés avant les fouilles programmées.

La couche 1A n'échappe pas au "flou" habituel de la disposition des industries moustériennes en grotte, où chacune des catégories d'objets se rencontre un peu partout (palimpseste) et ne présente pas de zone à population exclusive. Toutefois, elle intéressante si l'on aborde l'aspect morpho-techno-typologique des vestiges.

Si on compare la répartition de ces catégories d'objets distincts par leur forme et leur masse, tels les outils ("feuilles"), les nucléus ("blocs") et les esquilles ("menus fragments"), trois zones se dessinent dans la première salle de la grotte (fig. 3) :
- le long de la paroi gauche, une bande étroite présente une forte concentration de nucléus et d'esquilles avec, en revanche, peu d'outils;
- le long de la paroi droite s'alignent plusieurs nucléus entourés de peu d'esquilles mais les outils y sont quasi absents;
- le fond de la salle rassemble la majorité des outils et des nucléus, et de nombreuses esquilles.

4. Liaisons des remontages

L'étude des remontages permet de visualiser une relation ternaire dont les trois pôles sont la matière première, la technique de débitage et la localisation des artefacts dans le sol d'occupation. Les liaisons par remontages du grès bruxellien (obtenu par débitage Quina) longent la paroi gauche de la grotte (fig. 4), tandis que celles du quartzite (géré par un débitage de type clactonien) s'alignent

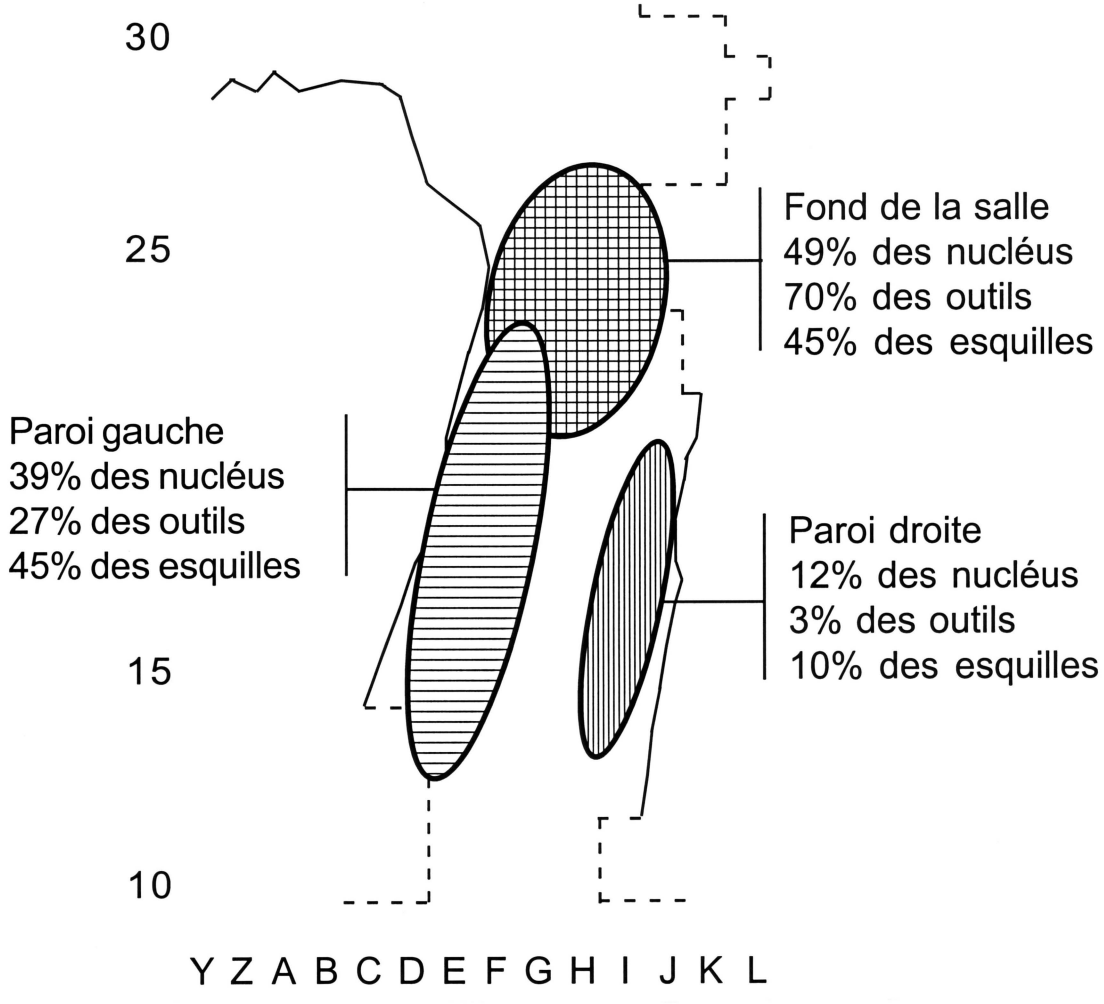

Fig. 3 – Scladina-1A : répartition spatiale des nucléus, outils et esquilles.

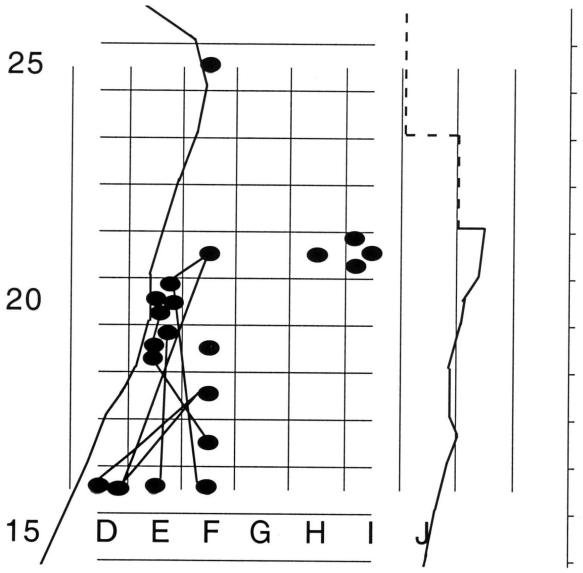

Fig. 4 – Scladina-1A : liaisons de remontages des artefacts en grès bruxellien.

selon un axe transversal oblique, reliant les deux parois (fig. 5). Cette disposition des liaisons selon des axes différents pourraient une nouvelle fois constituer un argument en faveur de la position primaire des éléments lithiques.

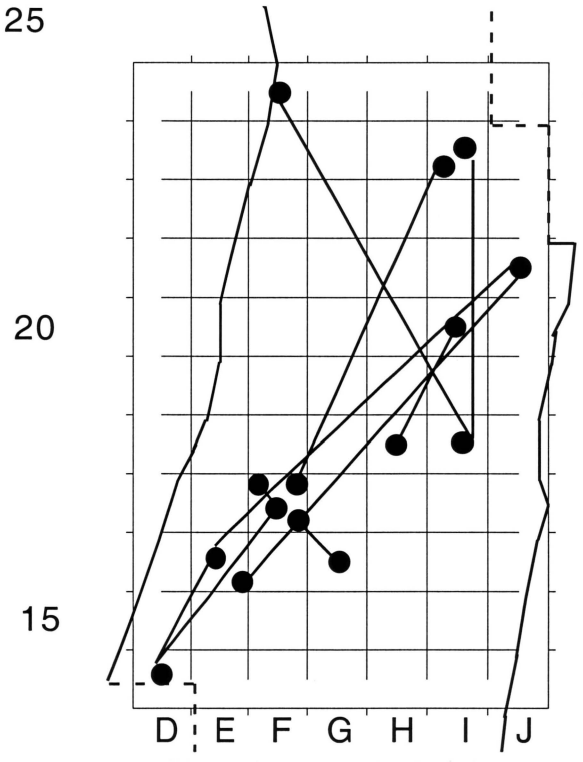

Fig. 5 – Scladina-1A : liaisons de remontages des artefacts en quartzite.

Le silex maestrichtien, mieux représenté numériquement, permet un plus grand nombre de liaisons (fig. 6). Elles s'agencent sur la totalité de la surface de la première salle de la grotte en rassemblant les deux axes distincts dessinés par le grès et le quartzite, confirmant ainsi l'unicité de l'industrie. Quelques liaisons à longue distance attestent un faible charriage vers le fond de la cavité, vraisemblablement opéré par les ursidés.

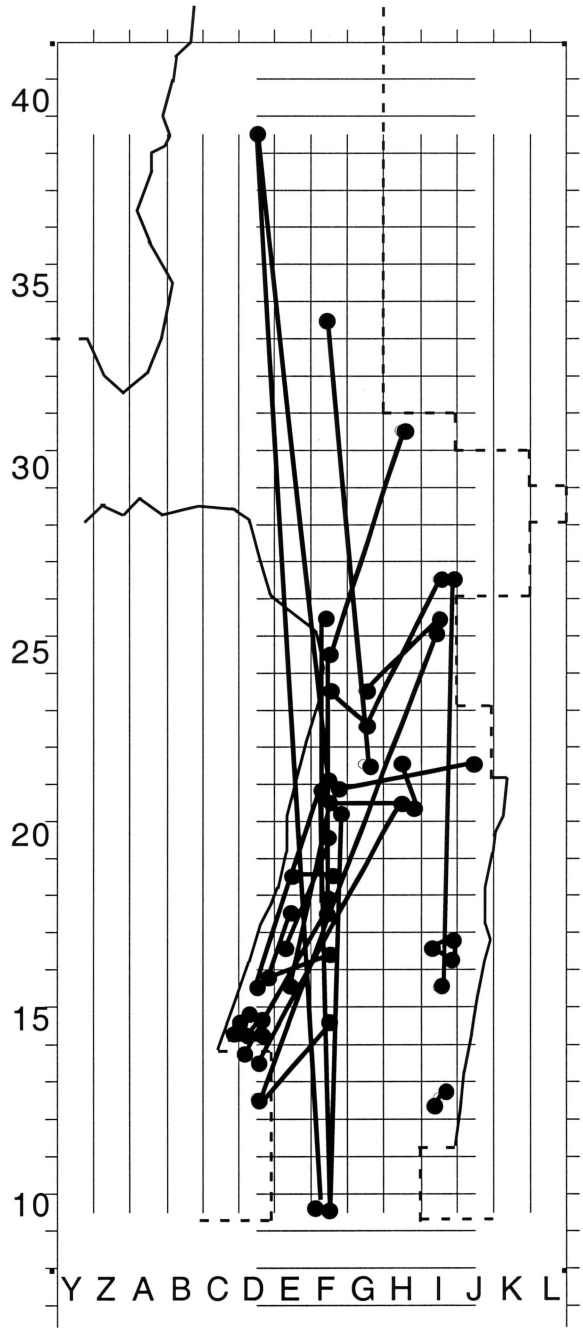

Fig. 6 – Scladina-1A : liaisons de remontages des artefacts en silex.

5. Conclusions et perspectives

Au terme de cette première tentative de répartition spatiale de l'industrie, il est intéressant de constater une distribution complexe des artefacts qui ne semble pas avoir été dictée uniquement par la morphologie des dépôts qui les reçurent ni par leur dynamique post-dépositionnelle. Ceux-ci sont essentiellement cryoclastiques et stratifiés à l'échelle de toute la cavité, ne présentant qu'un faible pendage vers le fond. Dans ces conditions, les fortes concentrations de matériel mises en évidence par l'isodensité dans des zones restreintes n'autorisent pas un profond remaniement sur une grande surface. Elles suggèrent plutôt la position primaire des vestiges avec une migration verticale possible mais sans déplacement latéral important. De la même manière, l'organisation des vestiges lithiques selon leur morphologie générale interdit un remaniement selon le pendage de la couche qui aurait provoqué une sériation plus nette des objets. Enfin, les liaisons des remontages confirment les remarques précédentes et suggèrent l'homogénéité de la collection en attestant la coexistence de méthodes de débitage parallèles.

Déterminer l'impact de l'Homme dans la disposition actuelle des vestiges de la couche 1A n'est pas encore possible à ce stade de l'analyse et plusieurs études complémentaires sont menées tant sur l'industrie que sur les faunes contemporaines. Un nouveau calibrage des artefacts devrait affiner les paramètres de définition des catégories morphométriques, en tenant compte d'un plus grand nombre d'éléments indicateurs du volume et de la morphologie des pièces. Par ailleurs, l'hyène (50 individus) et l'ours (120 individus) sont les taxons les mieux représentés dans le niveau (Lamarque, 2001). Connus pour leur rôle perturbateur dans le déplacement des vestiges et surtout, dans le cas de l'ours, dans le creusement de bauges, l'étude de la répartition horizontale de la faune sera un élément capital pour la compréhension générale des agencements.

6. Bibliographie

BOURGUIGNON L., 1997. *Le Moustérien de type Quina : nouvelle définition d'une entité technique.* Doctorat en Lettre et Sciences humaines, spécialité préhistoire (Paris X Nanterre), 654 p.

LAMARQUE F., 2001. Les ours spéléens de la grotte Scladina (Namur, Belgique) : l'exemple de la couche 1A. *Pré-actes du XIVe Congrès de l'Union internationale des Sciences préhistoriques et protohistoriques.* Liège : 119-120.

LOODTS I., 1998. Une approche comportementale de l'homme de Néandertal. L'industrie lithique de la couche 1A de la grotte Scladina, économie des matières premières et coexistence de chaînes opératoires au Paléolithique moyen récent. *In : Recherches aux grottes de Sclayn*, 2 : L'Archéologie. ERAUL, 79 : 69-101.

MONCEL M.-H., 1998. L'industrie lithique de la grotte Scladina (Sclayn). La couche moustérienne 1A. *In : Recherches aux grottes de Sclayn*, 2 : L'Archéologie. ERAUL, 79 : 103-112.

OTTE M. *et al.*, 1983. Fouilles aux grottes de Sclayn (Namur). *Helinium*, XXIII : 112-142.

Isabelle Loodts & Dominique Bonjean
Archéologie Andennaise Asbl
339d, rue Fond des Vaux
B - 5300 Sclayn
Scladina@swing.be